

rencontrer le bonheur au foyer de celle qui travaille pour vivre, tandis que tous les maux inventés par la discorde, joints souvent à ceux qu'engendre la misère, sont le partage des femmes *mal mariées*.

C'est que — voilà encore une chose que nos désœuvrées ne soupçonnent pas :

Le travail, le saint travail, porte avec lui sa récompense. Il creuse et arrose de ses sueurs fécondes le sillon d'où germent les plus parfaites conso'lations, les meilleures joies humaines.

Le matérialiste Zola fait du travail le bonheur suprême, le but de la vie, ce en quoi il me représente un naufragé qui, ayant trouvé une planche de salut, s'en servirait pour aller se perdre dans un gouffre.

Un peintre célèbre, Delacroix, vante également l'allégresse qui est l'accompagnement du travail. "C'est, dit-il, la plus grande récréation que je puisse me donner. J'oublie à mon chevalet les ennuis et les soucis qui sont le lot de tout le monde." Un grand écrivain du dix-huitième siècle, Diderot, rend aussi témoignage à cette volupté, fruit de tout labeur consciencieux : "Travaillons, dit-il, quand cela ne servirait qu'à faire oublier la vie."

Pourquoi les désœuvrées qui promènent leur ennui dans le monde n'essaieraient-elles pas la recette ?

A mon tour je me permettrai de dire à ces inutiles : Travaillez, et ce pessimisme aigri et cette rancune injuste envers la Fortune, de la quelle vous attendez tout sans faire la moindre avance, fera place dans votre esprit à une heureuse philosophie, à une entente moins amère et plus raisonnable de la vie.

Travaillez, et le diapason intellectuel de notre société s'élèvera rapidement. Les jeunes gens, dans la crainte de se voir dépasser, se mettront peut-être aussi à l'étude, et la conversation des salons sera autre que banalités, frivolités et médiocrités.

Travaillez, et vous serez meilleures. La bonté paternelle de Dieu a mis son empreinte jusque dans l'anathème qui condamne la créature à gagner son pain à la sueur de son front.

Au fond de la coupe maudite se trouve la pure ivresse—incomparable pour qui l'a ressentie déjà—du devoir accompli.

Marie Vieuxtemps.

Locutions Vicieuses.

D'où vient que l'article simple : *le*, employé après le verbe, se prononce presque généralement parmi nous : *lè* ? Exemple : *Voici ton chapeau, mets-lè ; apporte-lè ; ôte-lè*. On arriverait facilement avec un peu d'attention à se corriger de cette faute disgracieuse.

— *Strap*. Quelques-uns seront surpris d'apprendre que ce mot n'appartient pas à notre langue. *Bande, courroie* sont au nombre de ses synonymes.

— Un de nos compatriotes a appelé le pronom indéfini : *on*, un pronom canadien. Il faut

convenir que nous en abusons largement. Dans nos conversations il est invariablement substitué à celui de la *rière* personne du pluriel : *nous*, et les verbes que nous employons sont toujours au singulier. Dix, vingt, cent personnes concourant à faire la même action disent : *On fera* cette action. Ce désaccord constant entre le verbe et ses sujets est un des vices les plus invétérés de notre langage, auquel il donne une tournure gauche et vulgaire. Il importe de faire les plus grands efforts pour le réformer dans nos familles.